

La Société des Nations

N'y a-t-il pas là comme une tentative sinon de déposséder, du moins, de prendre le fauteuil et de ne laisser que le tabouret à la Société des Nations, c'est-à-dire de se parer des plumes du paon ?

Nous inclinons plutôt à penser que les Etats-Unis se sont de la sorte arrangés pour rendre inacceptable leur suggestion, c'est-à-dire pour repousser, tout en paraissant en accepter le principe la proposition de M. Briand qui, même ne constituant qu'un engagement platonique entre la France et les Etats-Unis, — qui n'entrèrent jamais en guerre l'un contre l'autre sans, s'ils deviennent tierces parties adverses dans un différend mondial, tel la liquidation du redoutable problème du Pacifique, — pour repousser, disons-nous ce qui peut avoir le plus vague caractère d'une entente franco-américaine, c'est-à-dire amener insensiblement les Etats-Unis, quoi qu'ils en aient, à sortir de leur indifférence apparente.

Cette supposition vaut ce qu'elle vaut ; elle me paraît être la seule en tout cas qui expliquerait le singulier dévoiement qu'a donné la Maison-Blanche à la suggestion primitive du Quai d'Orsay.

Lorsqu'on désire que le bateau coule, on le surcharge.

Tony ROCHE.

Lettre de Paris

Vers la fin du Jazz-Band ?

Maurice Chevalier nous dit...

Paris, le 7 janvier.

Les Américains, en nous quittant après la guerre, nous avaient laissé un « souvenir » de leur passage, souvenir bruyant et joyeux, évocateur de leur ahurissante civilisation et de leur jeunesse de race : le « jazz ». Toute la musique française depuis dix ans en a été secouée, toutes les chansons heurtées et scandées d'une manière nouvelle et haletante, tous les orchestres affolés et transformés par les instruments les plus hétéroclites, sifflets, klaxons, etc., toutes les danses agitées d'un rythme anachronique et hétéroclite, fox-trots, blues, charlestons, black-bottoms, autant de produits du « jazz », dont la fureur plus ou moins nègre ou exotique semblait devoir régner définitivement sur nos spectacles et nos dansings !

Or, voici qu'au contraire la vogue du « jazz » semble insensiblement glisser au royaume des vieilles lunes, et son éclat sonore et endiablé pâlir de nuit en nuit. Certes, il ne s'agit point encore de le supprimer dans tout et partout, mais d'en faire un usage plus restreint et plus raisonnable, au lieu de continuer à tout assaisonner à la sauce du « jazz-band » comme les Anglais font des « pickles ». Cette heureuse nouvelle que je vous donne, je la tiens d'un de nos plus grands experts en matière de chansons et de succès : Maurice Chevalier lui-même.

J'ai vu Maurice Chevalier retour de voyage, à l'une des répétitions de la prochaine revue du Casino de Paris, sur le « plateau » du théâtre.

Grandeur et décadence du Jazz

— J'estime, me dit-il, que la musique du jazz commence à être un peu périnée. Le public se lasse de tout, même des meilleures choses, à supposer que le jazz fût de celles-là. Il n'en faut pas trop médire cependant, car si l'on a fini par abuser au point de nous en donner la nausée, il n'en est pas moins vrai que ces rythmes américains et nègres ont renoué notre vieille musique en lui infusant un sang et une vitalité nouvelles. Il est indéniable, quelque choquantes et brutales que puissent paraître les harmonies, les accords et surtout les désaccords du jazz, que cette musique, soi-disant de sauvages, est beaucoup plus savante qu'on ne croit, et qu'elle a en tout cas un mérite, celui d'une gaieté et d'un entrain incomparables !...

« Nous avons assisté à la grandeur du jazz, qui n'aurait peut-être pas pris de telles proportions chez nous si son succès n'avait été assuré, partout, par l'heureuse multitude de nos hôtes étrangers, et surtout américains, mais nous allons voir maintenant, je le crois bien, sa décadence. »

J'en reviens à la formule du vieux caf'conc !...

— Pour ma part, ajoute Maurice Chevalier, je cherche à renouveler mon genre, en atténuant un peu le côté yankee qu'il pouvait présenter aux yeux de certains, et comme la meilleure façon de faire du nouveau sous le soleil est encore de rechercher de l'ancien, j'en reviens à la vieille formule française du caf'conc' qui fit la gloire de nos aînés et est certainement davantage dans notre tempérament national.

« C'est ainsi qu'au cours de la tournée dont je reviens, j'avais emmené un orchestre de jazz, mais aussi deux pianistes, mes camarades Jacques Fray et Mario Braggiot qui accompagnaient de temps en temps mes chansons aux sons d'un simple piano, au lieu du bruit panaché de hurlements et de cris d'animaux du jazz-band. Et j'ai lancé à Lyon, à Nice et à Barcelone les nouveautés de Maurice Yvain, de Christiné, de Borel-Clerc et de quelques autres, que je chanterai cet hiver au Casino de Paris. »

Pourquoi Yvonne Vallée renonce au Théâtre

Comme je demande au grand « Maurice » si sa femme l'accompagnait et se fit entendre avec lui au cours de sa tournée, il me dit :

— Yvonne a renoncé au théâtre, et c'est la première fois depuis longtemps que je chantais sans elle. La raison de cet abandon des planches est bien simple : elle estime qu'il est impossible de mener de front la vie d'artiste et celle de femme d'intérieur. Non point que ces deux fonctions de la vie sociale soient théoriquement incompatibles, mais parce que, pour résister aux doubles fatigues de diriger sa maison et de passer chaque soirée au spectacle en faisant son numéro et en assistant par surcroît aux répétitions de l'après-midi, il faudrait être une sorte de phénomène de vigueur, un costaud femelle, une vraie « Malabar »...

Et c'est sur cette plaisanterie que Maurice Chevalier me quitte et rejoint le metteur en scène qui l'appelle.

Voilà donc pourquoi nous ne verrons plus et n'entendrons plus la gracieuse Yvonne Vallée sur les planches. Elle adorait le théâtre, mais maintenant il y a... Maurice, et si la vie d'artiste a quelquefois du meilleur, il faut croire que la vie de petite bourgeoise a plus simplement et plus souvent encore « du bon » !...

Quant au « jazz », s'il quitte lui aussi les planches... nous ne le regretterons pas.

André de WISSANT.

ÉCHOS

L'héritage des chats

Une dame de New-York avait laissé près de 400,000 francs à ses chats. Les héritiers ayant trouvé cette générosité excessive, attaquèrent le testament. Le tribunal a trouvé ce legs parfaitement légitime et les chats ont gagné leur procès.

Depuis le Chat Botté, il n'y avait pas de chats aussi riches et aussi capitalistes au monde.

Paieront-ils l'impôt sur le revenu ?

L'apôtre

Dans un salon où se trouvent plusieurs députés d'extrême-gauche on parle d'opinions politiques et des motifs qui les font adopter.

— Et vous, demande-t-on à M. André Berthon, pourquoi êtes-vous communiste ?

Le riche propriétaire des quatre plus belles villas de Sainte-Maxime baissa modestement les yeux :

— J'ai toujours été attiré par les humbles, dit-il avec pudeur.

Un mot

A un déjeuner où se trouvent M. et Mme Georges Courteline, on parle d'une de leurs amies qui est renommée pour altérer fortement la vérité

— Elle est tellement menteuse, dit Mme Courteline, qu'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'elle dit.

Les gaffes de M. Bokanowski

Quelqu'un questionnait l'un des plus fidèles ministres de M. Poincaré sur l'emploi que le gouvernement allait faire des vacances du Nouvel-An.

— Oh! nous n'allons pas chômer, dit le ministre. Nos vacances vont se réduire à une succession de conseils de cabinet pour liquider les affaires en retard ; les statuts radiophoniques, les tarifs douaniers, les câbles téléphoniques, l'aéronautique...

— Bref, toutes les gaffes de M. Bokanowski ?

— Oh, pas tout à fait !... protesta mollement le ministre. Boka n'est pas aussi gaffeur qu'on le dit. Seulement il faut avouer que si elle n'est pas réelle, sa maladresse est rudement bien imitée !

Un cas de somnambulisme — Deux mendiants volés par un millionnaire hongrois !

En octobre dernier, le mendiant Stephan Forgaes et sa femme étaient venus, une nuit, chercher un abri dans la salle d'attente de la gare de Pest-Ersebeth. Les deux vieux (Forgaes est âgé de 72 ans, sa femme de 76) enlevèrent leur manteau et pardessus et s'étendirent dans un coin sur des bancs. Peu après minuit, la porte de la salle d'attente s'ouvrit et un homme en habit, coiffé d'un chapeau haut de forme, entra. Le train qu'il devait attendre ne passant qu'à 1 heure, l'élégant inconnu s'assit et, fatigué, finit par s'assoupir sur son siège. Vers 2 heures du matin, les employés de la gare étaient réveillés par des appels au secours ; la mendiant criait au voleur.

L'homme au chapeau haut-de-forme venait de